



George Orwell revient en force dans l'édition française. Bien connu pour ses romans – *La Ferme des animaux*, et plus encore, *1984* –, il l'est certainement moins pour ses chroniques journalistiques. On peut désormais retrouver celles-ci dans le recueil *À ma guise, chroniques 1943-1947*, publiées à l'origine dans une revue socialiste anglaise (1). Des chroniques très personnelles, dans lesquelles Orwell n'hésite pas

à s'en prendre à ses lecteurs, à défendre ses positions, à la fois anti-totalitaire et favorable au socialisme. Très anti-catholique – il a tous les *a priori* de l'Anglais de l'époque à ce sujet –, Orwell aime bien régler des comptes *post mortem* avec Chesterton (G.K.C.), par exemple. Il oublie un peu vite ainsi – ou cherche à se le faire pardonner ? – qu'il a écrit l'un de ses premiers articles dans le journal de G.K.C.

Il montre aussi qu'il ne l'a pas compris en le qualifiant de pessimiste.

Orwell et Chesterton avaient beaucoup de choses en commun, comme le montre indirectement (c'est-à-dire sans aborder ce sujet) l'essai de Jean-Claude Michéa, *Orwell, anarchiste tory* (2). Mais ils avaient aussi quelque chose d'essentiel qui les séparait : la foi. *Anarchiste tory* ? L'expression surprend. Elle définit pourtant bien l'homme,



à la fois provocateur, opposé à toute société totalitaire et défenseur de la morale commune, celle de l'homme ordinaire. L'essai de Michéa reste encore aujourd'hui – il s'agit de la quatrième édition – l'une des meilleurs introductions à la pensée d'Orwell. Bruce Bégout, dans un petit livre finement édité, *De la décence ordinaire* (3), se lance pour sa part dans une présentation de l'idée de « *common decency* », qu'il traduit par « *décence ordinaire* ».

De quoi s'agit-il ? De l'idée chère à Orwell que Bruce Bégout présente ainsi : « *Cette honnêteté ordinaire s'exprime sous la forme d'un penchant naturel au bien, et sert de critère du juste et de l'injuste, du décent et de l'indécents. (...) la common decency est la faculté instinctive de percevoir le bien et le mal* ». On notera que, pour le coup, c'est lui qui évoque « *le pessimisme orwellien* »...

Reste que l'on ne peut tout à fait comprendre les idées d'Orwell, ainsi que son anthropologie faussée, sans remonter à leur genèse et de ce fait à la vie même de l'écrivain. Cette pensée si personnelle, si apparemment brouillée, s'enracine dans la vie même d'Eric Arthur Blair, son véritable nom, dans ses origines bourgeoises, de fils de colonial et plus encore dans sa vie de vagabond, en France et en Angleterre. L'expérience de la Guerre d'Espagne, du côté des Républicains, est déterminante aussi. Elle le vaccine à jamais du totalitarisme « rouge » sans lui faire renoncer au socialisme. Mais celui-ci se veut le défenseur des valeurs humaines. C'est cette histoire que décrit avec force détails – et trop de précisions qui finissent par noyer le sujet – Bernard Crick dans *George Orwell, une vie* (4), réédité par Flammarion. Un ouvrage dont la trop grande richesse peut être aussi un atout pour celui qui souhaite mieux connaître la vie et l'œuvre de celui qui voulut faire du roman politique un genre à part. Mais loin de la lourdeur d'un Sartre, par exemple... **Stéphen Vallet**



1. Agone, 526 p., 26 €. 2. Climats, 180 p., 16 €. 3. Allia, 124 p., 6,10 €. 4. Flammarion, 714 p., 26 €.